

Le rien

margo ohayon

Par un effort de mémoire il parvient à peine à reconstituer les désirs vers lesquels il tend. Tout est derrière désormais sans retour possible. Le voilà nu, tel quel. En dehors de lui il ne possède plus rien qui puisse le persuader de la valeur de son existence. La seule preuve tangible de sa réalité est la conscience de sa personne à laquelle il est suspendu. Aucun désir pourtant n'a disparu. Il ne lui a pas été donné de s'élever au dessus de lui-même. Il reste aussi intransformable que le plus commun des mortels..

L'homme dans la nature baigne en pleine lumière. La vie existe. La beauté des plantes et des animaux soutient la foi dans l'existence. Il est aussi riche que le monde autour de lui. Il est capable de capter sa richesse et de la restituer. Il lui suffit de le vouloir sans fléchir. La faiblesse n'a de racine qu'en lui. Rien n'est à perdre en ce monde où s'abandonne une chose pour une autre.

L'homme ne comprend pas le monde il le reçoit. Être de contemplation et de méditation son intériorité le désigne naturellement à la prière. Elle le nourrit. L'homme n'a pas de dieu. Dieu est une projection à l'extérieur de son besoin pour l'intérieur. Il est une fuite de la méditation qui est seulement en l'homme sous forme d'une harmonie en gestation. Dès qu'il concrétise cette harmonie sous forme d'un dieu, l'homme sort de lui-même et abandonne la méditation pour faire une consommation matérielle du spirituel.

L'homme ne vainc la nature que dans les limites de sa propre organisation. Les lois naturelles le soumettent. Sa voie n'est pas de se heurter à elles mais de rétablir à sa juste valeur le sens profond de l'humilité. L'humilité n'est pas bassesse. Elle est une reconnaissance des limites humaines, et, à l'intérieur de ces limites, du plus grand développement possible. Il serait vain de s'obstiner à penser que l'homme est un sommet. Sa grandeur réside dans son combat pour s'élever avec la conscience d'être humble par nature, sa sagesse réside dans la conscience qu'il a de ne pas devoir franchir certains seuils dans la connaissance, n'étant pas mentalement prêt à les dominer, même s'il est déjà en mesure d'en tirer des applications pratiques. Dans l'humilité commence la grandeur. Elle est la sauvegarde de l'individu. Par elle il comprend qu'il n'est rien. Il peut faire le vide autour de lui des signes qui marquent son existence temporelle. Il apparaît alors dans l'étrangeté du phénomène de vie pure, et goûte la joie du vivre. Vivre et rien de plus. Libéré des désirs terrestres il perçoit un bonheur qui n'est pas lié à leur réalisation mais au sentiment d'être vivant. Le bonheur peut exister indépendamment du monde. Chaque être vivant naît avec ce bonheur, sa découverte ne dépend que de lui.

L'homme entrevoit un fil conducteur au sein de sa conscience. Aucun moyen de référence terrestre ne lui permet de le juger, mais il se dirige vers lui. Ce fil est étranger au grégarisme, particulier à une personne autonome. Il ne se matérialise pas et celui qu'il attire n'y est pour rien. Celui là sait seulement qu'il suit sa voie. Si sur le plan terrestre il sombre dans la nuit, il conserve la certitude d'être fidèle à sa vérité. Une vérité qu'il n'atteint pas mais vers laquelle il tend. En la lumière de laquelle il vit dans son silence intérieur.

Les expériences passées se perdent dans celles du groupe humain. A travers elles il a pu mettre à contribution cette sagesse instinctive, sa fonction fut de le conserver sain et sauf. A présent elles font partie d'un apprentissage révolu. La vie spirituelle qui est la vraie conscience et la vraie vie en son mouvement les remplacent. S'il veut regarder la vie il observe le monde extérieur, mais s'il veut se sentir lui même en train d'exister dans la matière psychique il perçoit que son destin temporel est dérisoire. Il n'est pas inutile à cette perception, mais non essentiel. Un vent souffle sur la vie en proie à un délire de mort. La vie n'a pas attendu l'homme ni le recueillement de l'être pour être. Le destin l'a saisi en dehors de l'existence. L'être recueilli ne prolonge pas la vie. Il la reconnaît, mais la vie reconnue est étrangère à l'être. Elle maintient son parcours aussi longtemps que son élan le lui permet. En s'arrêtant elle ne fait pas appel à l'être. Elle s'en départit avec indifférence. Tout ce que l'être a bâti durant sa vie pour garder la vie en lui devient inutile. L'être n'a servi à rien qu'à vivre. Il disparaît avec la vie.

Il peut plonger dans la réalité sans nuire à sa vie spirituelle qui demeure en lui. Le bien n'est pas en haut ni le mal en bas. La vie spirituelle est hors de cela. Les choses temporelles sont sans importance. Il a la certitude que sa force intérieure est assez constituée pour cohabiter avec la réalité. Il ne se situe plus dans une détermination mentale de résistance à la vie. Le sens de la progression du monde n'a pas de rapport avec sa conscience. Fermer les yeux sur le temporel serait se renier

soi-même. Les hommes devant lui vivent leur vie. Il perçoit cette évidence. Il désire être vrai en restant fidèle à ce qu'il est. Être et ne pas paraître. En restant lui-même il se meut sans s'égarer. Il ne cherche pas ailleurs ce qui est sous l'écorce : sa réalité selon laquelle il se modèle et qui devient son idéal. Il n'est plus la dupe de l'apparence. Il ne perd rien à vouloir être lui-même, volonté tenant d'un héroïsme ?

A quoi bon être puisqu'au delà de soi l'identité se perd, fondue dans la masse ? Ce qui l'élève en pensée est une illusion ne transformant pas la nature profonde commune à tous les hommes. Mais il veut sortir d'un comportement faux que l'homme adopte pour cacher un désarroi intérieur que rien n'est assez fort pour supprimer. Qui rêve de gloire ne s'élève qu'en apparence : en lui rien ne bouge. Il ne peut avancer que par une reconnaissance de ses limites intérieures.

Au moindre doute son ardeur s'effondre. Plus il l'immerge plus il lutte, instinct de vie, source d'espérance. Rejeté en arrière, au même point, toujours poussé sans avancer, il se maintient en vie. Il s'efforce. Il semble que le secret soit en lui, il ne résiste pas à son attrait, sa zone d'ombre qui laisse tout supposer ouvre les portes de sa liberté. Dans son champ il se déploie. Il veut habiter son mystère, apprendre à vivre avec en écartant tout intermédiaire entre l'inconnu et lui. Son but est de se rapprocher au plus près possible de lui. Il abandonne maintenant la pensée de l'art, qui l'a aidé à se diriger vers lui, pour continuer sa voie.

L'insaisissable se pratique et ne s'explique pas. Aucune transmission n'est possible pour l'appréhender. Chacun y pénètre seul et l'envisage selon soi hors de toute influence. Il se présente quand le néant va engloutir l'être. C'est lui qui est au delà du désespoir.

Pour être soi il accepte de se défaire d'un contexte où la contrefaçon est devenue une seconde nature. Il rejette selon sa pensée. Il voit selon ses yeux. Si le rien le gagne, il devient cette inutilité vacante, et il s'en réjouit.

Plus il se renforce intérieurement, plus il prend ses distances face au monde. Il perd du terrain pour ce qui est de l'existence mais par ce détachement il s'affirme. Il oublie jusqu'à croire en ce qu'il fait. Il s'apparaît. Son intériorité est un îlot précaire dans des valeurs éphémères.

Il ne peut admettre l'utilité de son existence. Son être est une représentation de ce qu'il ne peut pas voir. Sur le plan matériel il s'en tient à ce qui est, mais son esprit réclame plus. Il réclame de ne plus considérer la terre telle qu'il la voit mais telle qu'elle est. La vie sur terre lui importe peu si son esprit ne peut y fonctionner. Il ne s'engage pas entièrement dans une fonction sociale. La société ne possède pas l'intimité irrationnelle de son intelligence où il puise sa force. L'être humain derrière son apparence la moins brillante vit. Il existe en dehors de la société. En lui seulement il trouve sa voie méditative. Pour la découvrir il écarte ce qui la lui dérobe. Dès qu'il sort de l'intériorité où il oublie tout il perd confiance en lui

Il glisse par dessus un désir vague, proche du rêve, mais révélé à soi. Les limites entre la réalité et le songe s'estompent. Sa propre identité n'est plus aussi ferme. Il circule entre deux eaux, ne pouvant plus paraître, et rompu par le désir d'être. L'irréalité estompe l'acuité de sa perception.